N° 5

Revue Hebdomadaire

DE LA

PRESSE FRANÇAISE

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES
DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

SOMMAIRE :

Les attaques allemandes sur la Bzoura (Le Temps). — *La propagande allemande par la brochure et l'image* (Le Temps). — *Soldat allemand, pillard, incendiaire et assassin* (Le Temps). — *Une glorieuse page à l'honneur de nos troupes* (Le Journal). *Deux marins. — Deux héros* (Le Petit Parisien). — *La situation du Saint-Siège quand l'Italie sortira de sa Neutralité* (Le Journal). — *La philosophie de la guerre* (Le Temps). — *Le courage des Souverains Belges* (Le Journal). — *Représailles légitimes* (Le Matin). — *A l'hôpital temporaire* (Le Journal). — *L'Allemagne vole... de faillite en faillite* (Le Journal).

□ □ □

Belgian War Press

REVUE HEBDOMADAIRE

DE LA

PRESSE FRANÇAISE

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES
DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

—o—

N° 5

Les attaques allemandes sur la Bzoura.

—o—

[De notre correspondant particulier.]

Petrograd, février.

La Bzoura et la Rawka, ces deux modestes cours d'eau de Pologne, Borjimof et Bolimof, des hameaux que ne signalent même pas les cartes, autant de noms désormais célèbres et familiers.

On les répète quotidiennement depuis des mois déjà ; c'est en effet, comme le disait avec justesse l'autre jour un écrivain militaire russe, le rayon d'Ypres du front oriental, et la Bzoura, du côté russe, est exactement ce qu'est l'Yser pour les opérations de notre front.

Si, depuis qu'ils se sont établis dans cette région, les Allemands prononçaient chaque jour quelque attaque, soit à la ferme Moghely, soit sur Gourine, soit à Borjimof, ces offensives partielles ne revêtaient d'autre caractère que celui de démonstrations, une façon de signaler sa présence, et n'avaient pour but que d'enlever à l'adversaire une tranchée que celui-ci, d'ailleurs, reprenait quelques heures après ou le lendemain.

Le 30 janvier cependant, l'offensive allemande prit un autre aspect. Conservant toujours pour théâtre un front d'à peine 16 kilomètres d'étendue et pour tactique l'avance en colonnes serrées, les attaques parurent néanmoins aux Russes plus persévérantes et plus formidables aussi.

Ce jour-là, au cours de l'une de leurs innombrables *courses à la mort*, comme les appellent les soldats du grand-duc Nicolas, les Allemands s'emparèrent d'une tranchée. Les Russes la reconquirent à la baïonnette, et dans leur élan poursuivirent l'ennemi, le culbutant hors de ses propres retranchements. Les Allemands répondirent sans tarder par une contre-attaque acharnée, amenant de nouvelles forces pour déloger nos alliés.

Un duel d'artillerie s'engagea, qui se prolongea durant la nuit, atteignant une intensité inaccoutumée. Le combat alla en se développant le matin du 31 ; les Allemands mirent en action des batteries qu'ils avaient tenues dissimulées et les Russes purent se rendre compte que de Borjimof à la ferme Moghely, ils avaient contre eux l'artillerie de trois corps d'armée et quatre divisions et demie d'infanterie.

« Les canons grondaient à ce point, écrivait l'un des assistants, que positivement la terre et l'air en tremblaient. »

La tranchée qui paraissait avoir été la cause première d'une bataille prenant des proportions formidables avait passé et repassé à plusieurs reprises de mains en mains.

Le 1er février, le 2 et surtout du 3 au 6, les attaques allemandes redoublaient d'énergie, toujours dans ce même rayon de quel-

ques kilomètres, autour des mêmes hameaux.

Que voulait l'ennemi ?

La question restera sans doute sans réponse. Les écrivains militaires russes ont été d'avis partagés. Les uns y voyaient une tentative désespérée des Allemands de rompre les lignes russes et un essai de se rapprocher de Varsovie, si convoitée. D'autres ont cru à une simple démonstration, afin de masquer un appauvrissement de cette partie du front, des troupes ayant été envoyées dans les Carpathes et aussi en Prusse orientale.

Il est avéré en tout cas de par les récits des prisonniers que leurs chefs se préparaient depuis quelque temps à tenter une action sérieuse.

Quoi qu'il en soit, feinte ou essai véritable d'offensive, les attaques allemandes de la Bzoura du 30 janvier au 6 février auront coûté des pertes terribles aux troupes du kaiser.

Elles avançaient en formations compactes, cibles admirables pour l'artillerie, rappelant les carrés de Napoléon, pendant que tonnaient leurs 600 bouches à feu, qui ont fait se remémorer aux journaux russes les cent canons de Wagram, comme leur tactique faisait penser aux attaques frontales de Saint-Privat, dont von der Goltz lui-même disait qu'elles « étaient une lutte inutile, entraînant d'immenses pertes, sans apporter jamais aucun résultat appréciable ».

Les Allemands, malgré cela, en tiennent décidément pour le « coin ». C'était leur plan d'avance sur Paris ; ce fut également — toutes proportions gardées bien entendu — leur procédé pour mener leurs attaques folles sur la Bzoura. Car c'est bien plus exactement un coin que formaient leurs hommes que les carrés dont Waterloo a magnifié le souvenir. Et chose curieuse, la méthode qu'ils ont critiquée dans leurs ouvrages militaires fait partie, depuis des temps reculés, de leur bagage stratégique. Les journaux russes ont fait observer que ces attaques en « coin » étaient connues de leurs ancêtres déjà, à l'époque des luttes de Novgorod avec les Germains. Les milices de Novgorod appelaient ces formations « cochons ». Pour parer à cette tactique, elles se divisaient en trois ou cinq colonnes qui attaquaient de front et de flanc les forces ennemies.

C'est probablement de la même manière que leurs descendants ont eu raison des « cochons » d'aujourd'hui, ont tenu tête à ces masses compactes, que ceux qui les composaient avaient, paraît-il, dénommées les « divisions de la mort », formées de soldats pris aux garnisons de Lodz, de Thorn, de Petrokof, de régiments de la garde venus de Lowitch à la place de leurs camarades transportés sur d'autres théâtres pour porter aide aux Autrichiens et peut-être aussi pour leur donner un autre horizon que celui de cette plaine morne, où ils battaient la semelle depuis tant de mois.

Ce sont les divisions de la mort, celles lancées sur les tranchées russes de Borjimof et de Goumine, « ces roches tarpéiennes, disait un officier bavarois prisonnier, sur lesquelles viendront se briser encore plusieurs milliers des nôtres ».

Comment appeler les régiments russes qui leur ont fait face, qui ont résisté aux assauts fous de l'ennemi pour le reconduire à ses retranchements d'abord, et l'en chasser ensuite, pendant qu'autour d'eux canons, mortiers, mitrailleuses arrosaient sans compter leurs positions, semaient la mort en un vacarme d'enfer, comme ils n'en avaient jamais entendu ?

Mais le soldat russe a des nerfs d'acier. Il ne redoute pas plus l'émotion violente que le froid ou la faim, car il semble ignorer et l'une et les autres. Les colonnes profondes qui s'avançaient au pas sur lui, ces soldats gris, qu'il sait capables de tous les forfaits ne lui font pas la moindre peur. Les balles explosibles qu'ils ont employées libéralement dans nos combats rageurs le laissent insensible. Sans trembler, avec son calme effrayant, il abattait les rangs serrés tout comme des châteaux de cartes.

C'est qu'aujourd'hui le soldat russe n'est plus le fataliste amorphe à qui l'on pouvait

demander surtout du stoïcisme ; l'Allemand barbare a révolté par ses procédés sauvages son sentiment chrétien si profond. Bien mieux, ouvrier ou paysan, il comprend maintenant l'œuvre perfide à laquelle s'employaient l'intendant étranger du domaine où il travaillait, le contremaître de son usine venu de Dresde ou de Dantzig pour l'ameuter contre les siens pendant que le baron balte travaillait plus haut à empêcher l'amélioration de son sort. La traîtrise du soldat teuton comme la révélation de l'emprise terrible qu'avait prise sur son sol le voisin arrogant ont réveillé en lui la vieille haine du moujik russe pour le *niemetz* personnifiant pour ce simple — et c'est de là que vient son nom de *niemetz*, qui veut dire muet — l'homme étranger à ses mœurs et ignorant de sa langue.

Et maintenant dans ce petit coin de la Pologne, malgré ses 600 canons, ses divisions vouées à la tuerie et y allant épaule contre épaule, l'Allemand trouve une barrière d'airain.

C'est là que sans fanfaronnade, mais naturellement, comme il l'est pour toutes choses, « Vanka », le Dumanet russe, fait tous les jours des merveilles et a fait, surtout aux premiers jours de février, de l'héroïsme continu d'épopée, sans même le savoir, tant il est simple, de cet héroïsme que ses chefs traduisent modestement par ces mots : « Sur la Bzoura, les attaques de l'ennemi ont été repoussées ».

CHARLES RIVET.

Le Temps.

La propagande allemande par la brochure et l'image.

—o—

La propagande allemande depuis le début des hostilités s'est faite plus insinuante, plus ardente, plus tenace encore qu' en temps de paix. Mais les procédés n'ont pas changé. De même pue ses voyageurs de commerce réussissaient à placer leur camelote en multipliant les visites, en supportant les affronts répétés, en répondant aux avanies par un sourire obséquieux, en vantant leur marchandise au moyen des plus grossiers boniments ; de même les agents de l'Allemangne s'efforcent de séduire les neutres, de surprendre leur bonne foi, de capter les indécis et les ignorants, en prodiguant les brochures, les tracts, les immages édités par les représantants de la Kultur. Tantôt ils se démasquent et opèrent brutalement quand ils croient pouvoir réussir par la menace et la terreur. Tantôt ils se dissimulent sous une apparence d'impartialité, quand ils croient plus habile de ne pas trahir l'origine de leur propagande.

Nous avons sous les yeux des spécimens de quelques-uns de ces périodiques déversés en abondance par nos ennemis sur le pays dont ils espèrent pouvoir rallier l'opinion à une cause dès à présent perdue. La plupart sont illustrés, et fort habilement.

Voici le *Journal de la Guerre*, rédigé en français, en italien ou en espagnol, suivant le pays où il est expédié. L'édition francaise réussit a pénétrer jusque chez nous et des exemplaires en ont été glissés dans des paquets envoyés de Suisse à des soldais francais sur le front. L'aspect de ce petit volume, qui paraît tous les mois et qu'on distribue gratuitement, est attrayant. Imprimé sur papier couché, tiré avec soin, garni de nom-

breuses photographies, il se présente avec une allure doucereuse et documentaire. Il contient des « lettres de soldats », toutes écrites, naturellement, à la gloire de l'armée et de l'empire germaniques. Il y a là, entre autres, un certain « Noël devant l'ennemi », destiné aux âmes pieuses et tendres, qui est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Le service religieux, le sermon, le déjeuner chez le colonel, tout cela vous a un air de franchise, de simplicité, de confiance, qui peut impressionner les naïfs. Quand on a lu ce récit, on doit être convaincu que nul soldat n'est plus brave ni plus humain que le soldat prussien. Comment pourrait-on croire encore que l'armée de Guillaume II s'est rendue coupable des crimes dont l'acussent les méchants Français quand on a lu cette scène touchante ?

J'appris que l'état-major de la brigade avait ouvert la fête de Noël en mettant en pratique cette belle parole du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Le général avait invité à la fête de Noël quelques veuves de soldats français avec leurs enfants, et leur avait distribué une foule de cadeaux utiles, sous l'arbre brillamment illuminé. Il fallait voir, me racontait le général lui-même, l'étonnement et l'admiration de ces pauvres petits, il fallait entendre aussi les remerciements des mères à qui l'aumônier divisionnaire avait expliqué en français la signification de la fête de Noël allemande, tout en leur prodiguant les consolations nécessaires au milieu de leur affliction.

Les fabricants de ces « lettres de soldats » pour l'exportation sont vraiment des maîtres en tartuferie.

A côté de la littérature, l'image, triomphe de la sophistication photographique. On nous montre : « la Position d'une batterie lourde devant Varsovie », alors que les troupes de von Hindenburg ne purent jamais approcher la capitale de la Pologne ; — « la Population pauvre devant une église à Saint-Pétersbourg », afin de faire croire à la misère en Russie ; — « l'Atelier d'un sculpteur français prisonnier au camp de Zossen », où des figurants coiffés du képi de nos fantassins, installés dans un décor de music-hall, ont posé devant l'appareil photographique, fumant, lisant des journaux, maniant de ridicules mannequins, le tout destiné à justifier la seconde partie de la légende : « On peut voir par là quelle latitude est laissée aux prisonniers pour l'exercice de leurs talents et de leurs aptitudes personnels » *(sic)*.

Une de ces prétendues reproductions photographiques mérite d'être particulièrement signalée. Elle figure une bande de cartouches pour mitrailleuses. Chaque cartouche a eu la pointe tronquée à la lime ou à la meule. Et la légende porte : « Balles dum-dum dans la mitrailleuse. L'armée française vient de se rendre coupable d'un acte inouï en employant des balles dum-dum pour ses mitrailleuses. Nos troupes ont trouvé des rubans de cartouches de mitrailleuses françaises dont les balles, épointées, sont destinées à produire les blessures les plus graves ». Cette audacieuse calomnie se dément d'elle-même. Nos balles de cuivre, en métal dur et homogène, ne peuvent être transformées en dum-dum, car elles ne peuvent subir de déformation que par le choc sur des corps durs. Les balles allemandes, au contraire, sont à noyau de plomb enveloppé d'acier ; il suffit de supprimer l'ogive de l'enveloppe pour obtenir une balle susceptible, par l'épanouissement du noyau au moment du choc sur un corps quelconque, de produire les lésions les plus graves. Et puis, malgré leur talent de faussaires, les dessinateurs allemands n'ont pas pris garde que les rubans de cartouches dont ils présentent avec une feinte indignation la photographie garantie fidèle ne sauraient être employés dans une mitrailleuse, car ils produiraient infailliblement des enrayages. Les criminels, en voulant se faire accusateurs, se sont dénoncés et trahis.

Voici maintenant l'*Illustrierter Kriegs-Kurier*, ou *Courrier de guerre illustré*.

Hebdomadaire, composé de seize pages entièrement consacrées à des reproductions photographiques que souligne une brève légende en quatre langues, allemand, français, italien, anglais, il ne coûte que cinq centimes. A ce prix-là, les éditeurs sont loin de faire leurs frais. Mais le but de l'opération n'est pas, cette fois, de gagner de l'argent ; il s'agit de répandre à des milliers et des milliers d'exemplaires, sans paraître y insister, les hauts faits de l'armée et de la marine allemandes. Et l'on met sous les yeux du lecteur — nous copions textuellement : « la Traversée audacieuse de l'équipage de l'*Emden* » ; « Vue de Liverpool ; les sous-marins ont pénétré jusqu'au port de cet endroit » ; « Cuirassiers allemands en Pologne » ; « Station téléphonique allemande de campagne à Lodz » ; « Démonstrations germanophiles de la population de Jaffa » ; « Parade pour l'anniversaire de l'empereur au quartier général d'une armée allemande aux environs de Reims » ; « les Troupes allemandes rentrent de la revue à Lille », etc., etc. Partout les envahisseurs, incendiaires et assassins, apparaissent en libérateurs.

Voici encore un petit tract de quatre pages qui, celui-là, porte sa marque d'origine : « Bureau des Deutschen Handelstages, Berlin ». Il a pour titre général : « Renseignements explicatifs sur l'Allemagne et sur la guerre » et porte cette invitation : « Avec prière de donner la plus large publicité possible ». On y affirme que l'Allemagne, en faisant la guerre, se borne à une lutte purement défensive à laquelle l'ont contrainte ses voisins : c'est la Russie, la France et l'Angleterre qui ont attaqué l'Allemagne ; et quant à la Belgique, c'est elle-même qui a violé sa propre neutralité en préparant avec l'Angleterre et la France une action militaire commune contre l'Allemagne ! Tels sont quelques-uns des mensonges répandus par les émissaires teutons, par l'intermédiaire de la circulaire lancée de l'officine berlinoise. Et c'est particulièrement en Hollande que se débitent ces calembredaines.

Ne méprisons pas trop ces procédés et ne nous imaginons pas, parce que notre loyauté et notre bon sens y répugnent, que cette publicité soit sans effet. Les ignorants, les simples, les hésitants, les demi-complices peuvent s'y laisser prendre. Il faut combattre nos ennemis sur tous les terrains, sans leur en abandonner un seul. Ne nous laissons pas manœuvrer par les agents de l'intellectualité germanique. A leurs photographies truquées, répondons par des photographies sincères ; mettons sous les yeux du public étranger ce que les Barbares ont fait de nos villes, de nos villages, de nos monuments sacrés par des siècles d'Histoire. Etalons les preuves de leur férocité, les témoignages de leur bestialité. A leur documentation frelatée répondons par des faits indiscutables, par les aveux des criminels : le « chiffon de papier », et « nécessité n'a pas de loi ». Aidons-nous pour que les neutres nous aident. A la propagande du mensonge opposons sans nous lasser la propagande de la vérité.

Le Temps.

Soldat allemand, pillard, incendiaire et assassin.

—o—

Le conseil de guerre du 10e corps d'armée, siégeant à Rennes, vient de condamner à mort le soldat saxon Karl Vogelgesang, âgé de vingt-quatre ans,

incorporé au 26e d'infanterie, pour : 1° pillage en bande et inceudie volontaire, commis le 5 août en Belgique, 2° assassinat de blessés sur les champs de bataille, le 24 août ; 3° pillage de denrées en septembre.

Notre correspondant de Rennes nous adresse à ce sujet les renseignements complémentaires suivants :

Vogelgesang avait été fait prisonnier le 15 septembre, au cours de la bataille de la Marne. Légèrement blessé, il fut transféré à l'hôpital d'Evreux, puis après guérison, au camp de Coëtquidan.

Il était porteur d'un carnet sur lequel il avait noté ses exploits et ses impressions. Ce carnet éveilla l'attention des autorités militaires, qui eurent l'heureuse idée de le faire traduire.

L'Allemand y étalait cyniquement ses crimes et s'y révélait ivrogne, voleur, lâche et féroce.

Voici la copie exacte de la traduction donnée par l'interprète des principaux passages de ce recueil de souvenirs, qui porte ce titre : « Pages vécues de la campagne de 1914. Karl Vogelgesang, d'Eisleben » :

« 12 août. — Le premier jour en pays ennemi... (Le soldat fait le récit d'une alerte qui vint troubler son repos, puis ajoute :) ... Nous autres, les gens d'Eisleben, le fusil sous le bras, nous nous dirigeâmes vers le village. Nous entrâmes d'abord dans une maison à laquelle nous n'avions pas encore mis le feu ; nous y trouvâmes tout ce qu'il nous fallait ; nous nous fîmes rôtir des pigeons, mais avec la plus grande prudence, car les meilleurs de ces Belges ont, avant de fuir, empoissonné beaucoup de choses. Enfin, nous fîmes un déjeuner digne d'un dimanche. Plus loin, un grand magasin tomba entre nos mains. J'y pris trois chemises de jour extra-fines, dix paires de bas, un paquet de cigarettes, des allumettes, caleçons, cigares, du vin, de la bière, bref tout ce que nous pouvions utiliser. *Nous étions à peine sortis que le magasin était en flammes.* De cela, nul homme ne peut se faire une idée, car toutes les choses, peut-être 8,000 à 10,000 marks de marchandises, s'envolèrent en fumée...

» 14 août. — A cinq heures, réveil. A neuf heures quarante-cinq, la division est prête. Puis nous sommes allés au village. *Puis nous avons volé et pillé, et nous avons mis le feu partout.* C'est un spectacle terrifiant... Des pommes de terre sans rien, voilà notre souper... Plutôt une bonne balle que de continuer à vivre ainsi ! Car l'unique nourriture que nous touchons est la soupe du midi ; à part cela, rien que du pain sec et un demi-quart de café. Si cela devait continuer encore quinze jours, la moitié de la compagnie restera sûrement en route... »

Mais cette détresse ne dure pas, car le 16 août Vogelgesang, aidé de quelques camarades, fait main basse sur 115 bouteilles de vin, qui vont leur permettre « de ne pas rester à jeun pendant quelques jours ».

Aussi lorsque le 18 août il fait à Bruxelles une entrée triomphale, est-il obligé de consigner cet important souvenir : « Nous en avons tous plein la gueule (*sic*). »

Le 24 août, Vogelgesang note ce qui suit :

« ... L'après-midi, à 2 heures, nous découvrîmes l'ennemi dans un village. *Dans l'espace de cinq minute, tout le village fut en flammes. Tous ceux qui se sauvaient furent abattus.* Les autres faits prisonniers. Nous faisons 60 prisonniers et trouvons 40 ou 50 blessés ou morts. Ils se conduisaient comme des enfants. *A tous les pas, ils tombèrent trois, quatre fois à genoux, mais on ne fit point quartier à cette racaille.* Le soir, le vin coula à flots. »

Le 5 Septembre. après une courte marche, il arrive dans une grande propriété où, déclare-t-il, « nous pûmes faire tout ce que nous voulions... Nous y mangeâmes encore pour trois ou quatre jours ; car ces derniers jours, nous n'avons presque rien eu ; nous étions littéralement morts de faim. » Enfin le 6 septembre, il campe « près de Paris ». Un magnifique lit devait nous délasser, mon fidèle Otto Steinberg et moi ; malheu-

reusement notre joie se changea en vinaigre... A 4 heures, appel en armes... Nous avions déjà bu plus que de raison, car nous avions une bonbonne de 10 litres et 20 bouteilles de vin... Malheureusement, vers 8 heures, on donna l'alarme. »

Bravement, Otto et Karl « se défilent pour rejoindre l'artillerie » ; mais, avoue-il, « comme cela chauffait trop, nous prîmes la poudre d'escampette... »

Au 6 septembre s'arrêtent ces notes. A l'audience, l'inculpé a bien reconnu être l'auteur du carnet compromettant. Mais il a prétendu que s'il a écrit « nous n'avons point fait de quartier, nous avons mis le feu... », ce n'était pas de lui qu'il avait entendu parler, mais bien plutôt de ses camarades.

Quant aux pillages et aux vols, ils constituaient tout au plus des actes de réquisition ordonnés par les chefs.

Fâcheusement pour lui, deux témoins, un vieux Alsacien de soixante-douze ans, originaire de Colmar, M. Mayer, actuellement lieutenant au dépôt des prisonniers de Coëtquidan, et.... prisonnier du... originaire de...., et traité par suite comme soldat français, l'ont confondu.

Ils ont recueilli, au cours du premier interrogatoire de Vogelgesang, auquel ils avaient procédé, des aveux complets de sa participation aux massacres et aux incendies.

Le Temps.

Une glorieuse page à l'honneur de nos Troupes.

—o—

Les communiqués ont signalé l'échec complet des attaques allemandes, qui se sont produites à la fin de la semaine dernière en Belgique au château d'Heerentage, sur la route d'Ypres à Menin. Les rapports complémentaires permettent de préciser les résultats que nous avons obtenus pendant ces trois journées de combats violents et soutenus, qui sont une glorieuse page à l'honneur de nos troupes.

La journée du 18 février et la nuit du 18 au 19 avaient été calmes sur cette partie du front.

Le 19 février, à 6 heures 30 du matin, une violente canonnade est dirigée sur la partie de notre front entre la ferme Verbeke et le parc d'Heerentage. En même temps la région de Hooge-Belieward est soumise à un bombardement intense qui détruit un poste téléphonique et rompt tous les fils reliant les tranchées aux postes de commandement des chefs de bataillon.

A 6 heures 45, une attaque se déclanche depuis la futaie de Veldoek au nord de la route de Menin, jusqu'aux abords de l'étang d'Heerentage. Cette attaque est menée en colonnes de peletons débouchant à la fois. Chaque colonne est précédée de groupes de pionnieres porteurs de cisailles et de grenades à mains.

Mais le mouvement a été signalé aussitôt à notre artillerie qui exécute un tir sur les fractions qui ont débouché. Celles-ci, en même temps, se trouvent en butte a un feu violent parti de nos tranchées et au tir d'enfilade de mitrailleuses. Des groupes entiers sont fauchés. L'attaque est repoussée.

Sur un point cependant, les Allemands ont pu pénétrer dans une de nos tranchées, située à 60 mètres au sud des communs du

château d'Heerentage, à la limite d'un secteur particulièrement bouleversé par les gros projectiles des « lance-bombes » allemands.

Malgré le feu de l'artillerie ennemie qui, de son côté, avait allongé son tir et tentait d'entraver le mouvement de nos réserves, nous réussissons à jeter une compagnie de renfort au sud de la route de Menin, une autre aux environs du château. Mais notre contre-attaque ne progresse que péniblement.

De son côté, l'ennemi paraît vouloir renouveler son attaque et l'alimenter. Des mouvements de troupes sont signalés à plusieurs reprises dans la matinée sur la route de Gheluwelt et sur la route de Zandvoorde à Veldoek, mais notre artillerie les prend à partie et nos observateurs voient les colonnes ennemies se disperser en hâte sous notre feu.

A 13 heures, il semble qu'une attaque nouvelle se dessine vers la ferme Verbeke où la fusillade est vive. Un bombardement très violent reprend sur toute la ligne au nord de la route de Menin jusqu'à la ferme Verbeke et en arrière sur Hooge et Bellewarde. Cependant aucune nouvelle tentative de l'ennemi ne se produit et dès lors la lutte se concentre aux environs du château d'Heerentage pour la possession de la tranchée de la défense extrême.

Le parc du château est dominé par les pentes du plateau où passe la route de Zandvoorde à Veldoek. L'ennemi dispose sur ces pentes de deux étages de feux qui renforcent sa première ligne de tranchées tracée dans le fond du ruisseau de Basseville.

Il en résulte que toutes les tentatives effectuées le 19 février pour reprendre la tranchée occupée par l'ennemi sont enrayées par le feu intense des Allemands, que notre artillerie ne neutralise qu'en partie. A 17 heures 30, avec le renfort de deux compagnies et l'appui de deux groupes d'artillerie nous reprenons cependant une portion de la tranchée, mais il reste encore une quarantaine de mètres entre les mains des Allemands.

A 21 h. 45, le général commandant la division prescrit d'entreprendre avant le jour une attaque pour prendre le reste de la tranchée, avec trois compagnies de renfort.

L'attaque est faite le 20 février, à 5 h. 45, par surprise. Un feu très violent l'arrête et l'empêche de progresser.

Une deuxième attaque, à 7 heures, avec l'appui de l'artillerie, échoue encore devant le feu extrêmement vif de mitrailleuses et d'infanterie parti des lignes étagées de l'adversaire.

Une troisième attaque à 10 heures permet de porter toute la chaîne à 30 mètres de la tranchée, mais là, elle est clouée sur place par le feu de l'ennemi.

Pendant ce temps, à droite, nous creusons un boyau pour amener des mitrailleuses et un mortier, tandis qu'à gauche d'autres mitrailleuses et un lance-bombes sont disposés au sud du château d'Heerentage. Des pétards amorcés sont distribués aux fractions les plus proches de l'objectif.

Tout est prêt à 15 heures. Le colonel donne le signal de l'attaque : les mitrailleuses ouvrent à 30 mètres de la tranchée un feu qui l'enfile complètement ; des bombes et des pétards sont lancés. Notre artillerie couvre de projectiles les différents étages de tranchées.

A 16 heures, tout ce qui veut fuir de la tranchée ainsi balayée tombe sous le feu de nos mitrailleuses et de nos fusils.

Des fractions de notre infanterie se précipitent alors dans la tranchée dont les derniers défenseurs sont tués. Seuls 4 ou 5 hommes ont pu s'échapper sans tomber sous nos balles.

A 16 h. 30, la tranchée est complètement reprise et des dispositions immédiates en interdisent les abords à l'ennemi.

Dans cette lutte, les éléments engagés ont rivalisé d'ardeur et de courage pour rétablir le front dont la défense leur était confiée.

L'ennemi avait préparé un gros effort : plus d'un régiment semble avoir été engagé, formé en cinq colonnes renforcées de groupes de pionniers. Mais les réserves allemandes ont été dispersées par notre artillerie avant d'avoir pu s'employer. Nos

batteries avaient judicieusement battu le terrain en arrière du front attaqué, rendant les communications précaires et les mouvements de renforcement très dangereux.

L'attaque ennemie a échoué et les pertes des Allemands ont été très élevées. Les prisonniers qui sont restés entre nos mains disent qu'ils sont les seuls survivants d'un peleton de 100 hommes. On a compté dans la tranchée reprise une cinquantaine de cadavres allemands, et, en avant du front de la route de Memin à l'étang d'Heerentage plus de 200 autres.

D'autre part, le tir de notre artillerie sur les colonnes aperçues sur la route de Zandvoorde et celle de Gheluvelt, a causé certainement des pertes sérieuses, comme on a pu le constater en suivant les effets du tir. On peut donc conclure que les pertes allemandes dans ces deux journées des 19 et 20 février dépassent 400 morts et que le total des pertes (blessés compris) dépasse 1,000 hommes.

Nous avons eu 50 morts et 80 blessés.

Le Journal.

Deux marins. — Deux héros.

—o—

Un soir de la fin de janvier nous étions quelques-uns réunis dans le fumoir de l'hôtel, où, depuis près de deux mois, je faisais élection de domicile. Il y avait un capitaine, un député, belge engagé volontaire, qui portait l'uniforme de soldat du génie, un aviateur anglais, enveloppé dans une immense peau de bique, et deux mitrailleurs. Sportman connu, propriétaire d'une écurie de course, le capitaine contait des souvenirs de pesage au député qui, très mondain lui-même, y mêlait quelques anecdotes piquantes. Amusés, les mitrailleurs écoutaient. Quant à l'aviateur anglais, il s'était installé dans un grand fauteuil près du poêle que l'on laissait toujours éteindre par économie, et, ses bottes boueuses croisées sur une chaise, il ronflait.

L'officier et le matelot.

Il allait être dix heures. Nous nous disposions à monter nous coucher. La porte du fumoir s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. L'un, de taille moyenne, pouvait avoir une trentaine d'années environ. Un gros maillot de laine brune faisait, par place, boursoufler sa petite veste noire, toute droite. Trois bouts de galons gondolaient aux manches. L'eau, les bourrasques les avaient élimés et décolorés. A chaque coin du collet, la broderie des ancres, jadis dorées, s'effaçait. Le visage maigre, coupé de lignes dures, était éclairé de deux yeux d'acier. Une ombre de moustaches estompait ses lèvres. Son menton, où une cicatrice avait laissé sa trace rouge, se perdait dans les plis d'un cache-nez qui faisait deux fois le tour de son cou. Sur sa poitrine, une épingle de nourrice retenait une croix de la Légion d'honneur dont le ruban était passé par toutes les teintes de l'arc-en-ciel...

Le député belge se pencha vers nous et murmura :

— Je le connais... C'est un lieutenant de vaisseau qui commande une brigade de fusilliers marins à Nieuport... un risque-tout, d'une bravoure folle... Un jour, il y restera...

Il compléta :

— Le matelot qui l'accompagne lui a sauvé la vie. Depuis, ils ne se quittent plus...

En pénétrant dans son fumoir, derrière

son officier, le matelot s'était secoué, avait jeté un coup d'œil du côté du feu et était venu se planter debout sous le lustre. Il avait attendu, pas longtemps, car tout de suite le lieutenant lui avait dit :

— Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ?... Tu ne t'assieds pas ?... Au fait, qu'est-ce que tu veux prendre : un grog, une fine ?...

Il s'était dandiné d'une jambe sur l'autre et avait répondu en riant :

— Les deux !..

Puis, après avoir hésité devant la banquette en imitation de tapisserie, il s'était posé tout doucement sur le rebord et avait croisé les bras, comme un petit garçon bien sage.

Il était magnifique ! De son béret bleu, enfoncé jusqu'aux oreilles, le pompon rouge était absent. Il avait une figure toute ronde, des yeux bleus naïfs et étonnés, un nez aplati, des narines dilatées, de bonnes grosses lèvres, des dents de louveteau et des joues hâlées, d'une étonnante fraîcheur. Il était chaussé de boue. Sa tunique trop courte lui arrivait à peine aux genoux. Elle était reprisée aux côtés et rapiécée aux coudes. Des épingles remplaçaient les boutons absents, Elle sentait la poudre. Elle suait la vaillance.

Cette défroque de bataille, dont un fripier n'eût certainement pas donné dix sous, m'apparut plus belle que l'uniforme d'un maréchal de France. Elle était digne de figurer au musée de l'armée avec les tuniques des Grognards du Premier Empire. Sur elle, brillait la médaille militaire. Le ruban, tout neuf, tenait à l'étoffe au moyen d'une ficelle. Elle était posée au milieu de la poitrine et voisinait avec une médaille coloniale, à laquelle une balle tirée presque à bout portant avait enlevé un morceau.

On apporta les grogs. L'officier choqua son verre contre celui du matelot. Ils burent doucement, à petits coups. Ils burent jusqu'au bout. Leurs traits se détendaient, s'amollissaient sous l'effet de cette chaleur bienfaisante qui entrait en eux.

Le lieutenant demanda :

— Ça va ?...

Il répondit :

— Ça va !...

Il s'assit commodément, s'enfonça, appuya son dos, le frotta sur le dossier de la banquette, comme si, tout d'un coup, il eût éprouvé une sensation de bien-être jusqu'alors inconnue. Quelle riche idée tout de même avait eue le commandant de les envoyer avec l'automobile au ravitaillement ! Ils allaient pouvoir coucher dans un lit, un vrai lit que l'on était en train de leur préparer. Voilà trois mois que pareille aubaine ne leur était pas arrivée. C'était un événement..

Le garçon vint, appelé par son service.

D'un bond, le matelot se dressa :

— C'est-y pour nous, mon gars ? C'est-y qu'tu viens nous prévenir à cause des lits qu'on a commandés ?...

Il lui fallait attendre encore. Il se résigna, regarda le fond de son verre qui était vide, s'accouda à la table. Ses yeux se fermèrent. Cinq minutes de plus, il aurait fait concurrence à l'aviateur anglais qui continuait de ronfler et que l'on avait essayé d'éveiller en vain.

Le lieutenant lui frappa sur l'épaule :

— Ne n'endors pas ou je te ramène à Nieuport...

Il marmonna :

— Ah ! on repart... Ça va bien... J'suis prêt...

El il serait reparti comme il le disait, sans un geste de mauvaise humeur, sans même un regret...

Une reconnaissance périlleuse.

De grand matin, le lendemain, je les revis tous deux se dirigeant vers le port. Ils avaient fait un brin de toilette et marchaient de front comme deux camarades, en causant de leurs affaires.

Bientôt, je connus leur histoire. Pas par eux, ils ne me l'auraient pas contée, estimant sans doute qu'elle n'en valait pas la peine.

Les marins sont tous ainsi : l'héroïsme est pour eux une monnaie courante à la-

quelle ils ne font pas attention. Les actes d'héroïsme qu'ils accgmplissent chaque jour sur ces bords de l'Yser qu'ils ont tant arrosés de leur sang, leur semblent tout naturels. Ils n'en parlent pas. Ils n'en parlent jamais. Si on leur en témoigne quelque admiration, ils s'étonnent.

Et cependant, qu'on le sache bien : ils avaient juré de défendre l'Yser jusqu'au dernier officier, jusqu'au dernier homme. Les Allemands n'ont pas passé l'Yser. C'est à eux, aux fusilliers marins que la Belgique d'abord et la France ensuite, doivent en être reconnnissantes !...

Qu'avaient donc fait ceux-ci ?... Oh ! quelque chose de très simple à leur point de vue : on leur avait demandé le sacrifice de leur vie. La mort, cette fois là n'avait pas voulu d'eux. Ils étalent prêts à recommencer !

Un soir, l'amiral qui commandait alors à Nieuport et dont la croix de commandeur de la Légion d'honneur a recompensé la belle conduite, avait fait mander le lieutenant de vaisseau et lui avait dit en substance :

— Depuis trois jours, ainsi que vous avez pu le remarquer, une batterie allemande canonne nos tranchées et nous fait beaucoup de mal. Si cela continue, il va falloir changer nos positions. Elles sont bonnes, et j'entends les garder. Seulement, il faut que je me débarrasse coûte que coûte de cette batterie. Elle n'a pu encore être repérée. Je pense qu'elle doit se trouver dissimulée quelque part dans les dunes, à huit ou neuf kilomètres d'ici. Les aviateurs n'ont pu me fournir aucune indication utile. Tâchez d'être plus heureux...

Et il avait ajouté, les mains tendues :

— Mes vœux vous accompagnent... Allez, maintenant...

A minuit, avec dix hommes résolus, le lieutenant était parti. Il avait longé le canal, gagné la mer et, pendant longtemps, exploré la côte sans rien découvrir. Alors, se basant sur les renseignements, d'ailleurs très vagues, que lui avaient fournis l'amiral, il avait abordé dans une petite anse bien abritée, formant une sorte de grotte au milieu des sables. La mer commencerait de monter dans deux heures seulement. Il avait le temps de revenir, s'il en revenait!

En rampant, la troupe escalada une dune, puis une autre. Rien que le murmure du flot, au loin.

Les hommes firent cent mètres et écoutèrent. Ils avancèrent cent mètres encore et regardèrent. Les dunes devenaient de plus en plus basses, En se soulevant un peu, ils distinguèrent une ligne sombre qui était une route, et, au delà, une grande tache noire miroitante qui était la plaine inondée.

Soudain, dans la pénombre, la silhouette géante d'une sentinelle se dressa. Par trois trois fois, l'écho répéta le cri rauque du « wer da » allemand. Pas de réponse. Un coup de feu retentit, puis un autre. La sentinelle s'aplatit dans le sable en poussant un formidable juron. Mais les dunes, tout à l'heure désertes, maintenant s'animaient. A droite, à gauche, devant, derrière, des hommes accouraient, tirant au hasard, au risque de se blesser entre eux. L'expédition allait être cernée, massacrée. Il fallait tâcher de regagner la mer et vite. Les sentinelles, renforcées de patrouilles, se massèrent d'abord auprès du soldat qui était tombé, puis, au pas de course, se déployèrent en décrivant un mouvement enveloppant.

Les marins, le fusil aux dents, rampaient le plus vite qu'ils pouvaient, en s'aidant des pieds et des mains. A un moment donné, ils glissèrent dans une excavation, qui leur offrit un abri momentané. Dans cette tranchée improvisée, ils se mirent à tirailler à leur tour avec une ardeur telle que les ennemis s'imaginèrent avoir devant eux des forces supérieures qui venaient de débarquer. Cette erreur allait décider du succès de l'entreprise. Des projecteurs fouillèrent la mer, et là, tout près de lui, le lieutenant entendit le canon, — le canon qu'il cherchait, celui qui tirait sur les tranchées de Nieuport. La batterie était découverte, mais reverrait-il jamais l'amiral pour le lui dire ?...

La bévue des Allemands ne pouvait durer longtemps. Cette poignée de braves fut entourée. On les somma de se rendre. Comme leurs cartouchières étaient vides, ils répondirent à coups de baïonnette !

Frappé d'un coup de sabre au menton, l'officier roula au fond du trou de sable et s'évanouit. Quand il reprit connaissance, le jour commençait à poindre. Il était étendu dans la barque qui l'avait amené. Un matelot ramait à pleins bras vers Nieuport — un seul ! Il était couvert de sang... Ce soir-là, les fusilliers marins ne furent pas bombardés et purent prendre un peu de repos.

Le lieutenant de vaisseau et le matelot demeurèrent vingt-quatre heures à l'hôtel. Un matin qu'il pleuvait, ils reprirent la route de Nieuport. Il y aura de cela quinze jours. Depuis, bien souvent, j'ai demandé de leurs nouvelles. J'ai interrogé d'autres marins comme eux. Nul n'a pu me dire ce qu'ils étaient devenus...

E. DE FEUQUIÈRES.

Le Petit Parisien.

La Situation du Saint-Siège quand l'Italie sortira de sa Neutralité.

—o—

On parle beaucoup des justes motifs qui doivent faire entrer un jour l'Italie dans le grand concert des canons. On examine moins les difficultés que la même Italie doit vaincre avant de mettre la brillante jeunesse de son armée au service de la cause latine.

Parmi les obstacles qui se levaient en face de la mobilisation italienne, le plus haut semble aplani. Cet obstacle est le Saint-Siège, non pas le pape, tel ou tel pontife, tel ou tel groupe de cardinaux, telle ou telle assemblée d'évêques, mais l'institution même du Saint-Siège, dans la forme que lui a donnée le jeu des révolutions et l'extrême habilité de la diplomatie savoyarde.

Depuis le jour où le Père de la Patrie, le roi Victor-Emmanuel, entra dans Rome et créa l'unité nationale, la maison royale de Savoie, s'est faite avec une adresse si délicate, une souplesse si courageuse, la gardienne de la papauté que la *question romaine* ne se pose plus en fait. Elle semble reléguée dans le magasin des vieux accessoires historiques. Par tradition les papes revendiquent encore le pouvoir temporel. Mais le souverain pontife à qui on le rendrait brusquement serait le plus empêché du monde. Au temps de l'électricité, dans le mouvement intelletcuel et matériel de la vie moderne, un grand prêtre, même avec du génie, ne peut pas gouverner un Etat. Son rôle est plus noble : il règne sur des âmes, sur des millions d'âmes. Et cela suffit à remplir le labeur des jours.

Seule, l'Autriche pense à la restauration de la monarchie pontificale, par pitié peut-être, et par désir certain d'ennuyer, de troubler l'Italie, perpétuelle et naturelle ennemie de la monarchie des Habsbourg.

Peu de gens savent ce qu'il a fallu d'active subtilité, pendant quarante cinq ans, pour rendre habitable la même capitale à deux pouvoirs, dont l'un prétend être la victime, dont l'autre prouve qu'il n'est pas le bourreau.

Dans le train ordinaire de la vie le gouver-

nement du pape et celui du roi cohabitent dans Rome sans heurt, sans secousse, sans haine. Si le pape sortait demain dans la ville qui fut la sienne, il serait salué de cent mille acclamations. Le roi et la reine seraient les premiers à descendre de leur moderne automobile pour s'agenouiller au passage de l'antique carrosse et s'incliner sous la main chargée de pierres précieuses et de bénédictions. Le pape est vraiment un prisonnier honoraire ou volontaire, qui peut sortir au premier jour du palais où il s'enferme avec sa protestation.

Le gouvernement italien peut. avec fierté, dire à l'Autriche, à la Bavière, à l'Espagne, à l'Europe et aux Amériques :

« Voyez comment nous savons assurer la liberté du pontificat. Le pape peut en tout temps communiquer librement avec la catholicité. Même quand le vieux et le nouveau monde sont en feu, nous assurons l'indépendance dn conclave. Admirez comment, par nos soins, les cardinaux de tous les pays ont pu venir à Rome sans difficulté, élire le successeur de Pie X et rentrer sans encombre dans leurs habituelles résidences. »

Quarante-cinq ans d'efforts ont mené l'Italie à ce point que le Saint-Siège commence à discuter. en *droit* cette *loi des garanties* faite par la révolution nationale, antique objet de protestation pour la catholicité tout entière dressée jadis contre la jeune monarchie.

La guerre — n'importe quelle guerre européenne — où entrera l'Italie peut compromettre ce beau succès.

La loi des. garanties, plus nommée que connue, assure au pape l'inviolabilité souveraine, la liberté des relations avec les évêques et les fidèles du monde entier, l'exterritorialité pour le corps diplomatique accrédité près du Vatican.

Comment concilier cette situation, sans pareille dans l'histoire, avec la guerre et l'état de siège ?

Sous prétexte de yisite au pape, les catholiques austro-hongrois, bavarois, saxons, pourraient-ils traverser l'Italie, venir à Rome, y séjourner ? Les ambassadeurs d'Autriche et de Bavière, avec leur nombreux personnel, auraient-ils le droit de rester à Rome pendant que l'Italie serait en état de guerre avec leurs nations ?

La liberté postale dont ils profitent légalement en temps de paix serait-elle respectée au moment où les armées se heurteraient ? Dans l'affirmative, l'Italie serait obligée de lutter parmi l'espionnage perpétuel et libre des ennemis. Dans la négative, les puissances catholiques pourraient rouvrir la question romaine au congrès qui précédera la paix.

Pour éviter les discussions juridiques et politiques, trois solutions se présentent :

Ou le pape accepte de recevoir un ambassadeur d'Italie et d'avoir lui-même un nonce à la cour du Quirinal. C'est l'acceptation de l'état actuel par le pape. Et les nations n'ont plus le droit au congrès futur de se placer entre les deux puissances. Mais Benoît XV n'est sans doute pas disposé à choisir cette solution.

Ou le pape, avec sa cour, suivi du corps diplomatique, abandonne Rome pendant la durée de la guerre. Solution inacceptable, parce que le pape ne rentrerait jamais à Rome s'il en sortait une heure.

Plus pratiques, les deux intéressés discutent sur une solution sans danger. On peut espérer que, le jour où l'Italie entrera dans le cercle de la guerre, on verra le pape donner un congé provisoire aux diplomates accrédités près du Saint-Siège. Les puissances catholiques ne pourront pas être plus dévotes que le pape et ne pourront pas ergoter sur un état de fait créé par la volonté du pontife. Les hommes d'Etat réunis en congrès se souviendront du mot prononcé par un illustre ininistre : « La question romaine ne regarde que l'Italie ! »

Ce n'est donc pas le Saint-Siège qui empêchera la marche des armées italiennes quand l'heurre sonnera à l'horloge du Quirinal.

JEAN DE BONNEFON.

Le Journal.

La philosophie de la guerre.

—o—

Un journaliste américain, M. Andrews Juley, a vu et interviewé récemment Maximilien Harden, directeur de la *Zukunft,* qui est à l'heure actuelle le plus populaire des publicistes pangermanistes.

Après avoir dit à son interlocuteur que la « guerre est nécessaire au monde comme le sont le boire et le manger », Harden, prenant à partie les pays qui s'indignent des massacres de Louvain et des pillages de Belgique et de France, proclame :

— Nous, Allemands, avions entrepris cette guerre connaissant tous ses terribles risques. Il nous la fallait. Nous avions la force de la vouloir. Puisse le diable teuton saisir à la gorge ceux d'entre nous qui croiraient utiles des excuses !

— Croyez-vous que la guerre sera longue ? a continué le journaliste américain.

— Sa durée et son développement sont incalculables, et j'avoue que jusqu'ici aucun des adversaires n'a encore cédé.

— Mais pourquoi cette guerre ?

— Ce n'est pas pour un motif sentimental et désintéressé ; *il nous faut des terres nouvelles pour nous développer.*

La France, l'Angleterre, la Russie ont de vastes espaces productifs. Avec ces puissances, l'Allemagne aurait pu s'entendre, si ces pays n'avaient pas été gouvernés par des tripots politiques. Jamais guerre ne fut plus juste, jamais guerre n'apportera plus de bonheur, même au vaincu (*sic*). *Nous avons entrepris comme une grande industrie.*

— Comptez-vous conquérir la Belgique ?

— Notre seul but est de hisser le drapeau allemand sur le détroit de la Manche, qui ferme et ouvre le chemin des océans.

— Quelle indemnité de guerre demanderez-vous aux vaincus ?

— Je ne sais pas. Mais ne serons-nous déjà pas remboursés au centuple par la terreur que nous aurons inspirée ?

— Garderez-vous la Belgique ?

— Oui, nous y ajouterons une mince bande de côte jusqu'au sud de Calais. *Les Français ont plus de ports qu'ils n'en méritent.*

M. Harden a seul le courage de dire sincèrement ce que les Allemands désirent tout bas. Le publiciste allemand n'a cessé, depuis le début de la guerre, de se moquer de l'indignation universelle, et tout autant des faux-semblants de ses compatriotes pour donner quelque allure à leur cntreprise de brigandage.

Le Temps.

Le Courage des Souverains Belges.

—o—

DUNKERQUE. — Le roi et la reine des Belges ont passé la revue de leurs troupes à la Panne, pendant que cinq aéroplanes allemands volaient au-dessus de leurs têtes,

Les Allemands avaient déjà jeté des bombes près de l'hôpital belge de la Croix-Rouge, à une centaine de mètres de la villa occupée par le roi et la reine. Malgré le danger, le couple royal a insisté pour passer à cheval la revue qui avait été annoncée.

Pendant que l'infanterie défilait au son des musiques militaires, plusieurs mitrailleuses tiraient constamment sur les aéroplanes, qui furent ainsi obligés de rester à une grande altitude et qui n'étaient visibles que par la réflexion des rayons de soleil sur les canons dont ils sont armés.

Une grande foule de spectateurs se trou-

vaient sur le sommet des dunes, et malgré la crainte qu'une bombe pourrait faire des ravages dans la foule, personne ne bougea. Après la revue, le roi et la reine sont rentrés à cheval dans leur villa.

Une autre revue a eu lieu le surlendemain, et le duc de Brabant, sur un poney, accompagnait ses parents.

Le Journal.

Représailles légitimes.

—o—

L'*Intransigeant*, M. J.-H. Rosny :

Il serait possible de faire partager aux Teutons, *immédiatement et chaque fois*, le *deuil des nations éprouvées*. Il suffirait tout simplement de joindre aux équipages de nos vaisseaux *de commerce* un contingent de passagers germaniques. Dame, ce ne seraient pas des passagers volontaires. Il faudrait les prendre parmi nos prisonniers. Dès lors, chaque fois que le chef d'un submersible teuton s'amuserait à faire couler un équipage de commerce anglais, français ou russe, il ferait couler par la même occasion un contingent de ses compatriotes. De notre part, aucune infraction au droit des gens. Car nous ne pratiquerions le système qu'avec des navires de commerce, des navires qui, de par les lois internationales, ne peuvent être coulés si l'on n'a, préalablement, donné aux matelots et aux passagers des possibilités suffisantes de sauvetage. Ceux-là seuls qui sont responsables aujourd'hui le seraient alors — et non seulement de vies étrangères, mais aussi de vies allemandes.

On peut croire que les chefs germains hésiteraient à traiter leurs nationaux comme ils nous traitent. Si passive soit-elle, l'Allemagne ne se révolterait-elle pas contre des attentats qui l'atteindraient infailliblement elle-même ? Telle est la vraie question. Elle mérite d'être posée ; elle mérite d'être méditée. Nous sommes devant un de ces cas, extrêmement rares, où le problème de la répression se mêle immédiatement et étroitement au problème du crime.

Le Matin.

A l'hôpital temporaire.

—o—

La Revue de Paris, M. Jean Breton :

Notre major me dit : « Cherchez donc s'il s'en trouve, parmi nos blessés, qui aient été témoins de mauvais traitements infligés aux hommes hors de combat, sur le champ de bataille ».

Et certes, j'en ai trouvé, des blessés, qu'impitoyablement on a voulu achever. Je le vois encore, ce petit caporal aux yeux d'enfant qu'on nous a amené transpercé de coups. Un éclat d'obus l'avait atteint à l'épaule. Il reste étendu dans un fossé. « Les voilà, me raconte-t-il, — j'écrivais sous sa dictée — qui descendent sur nous en poussant des hurlements terribles. Le premier qui m'a tapé, c'était un officier. Il me lance un coup de sabre dans la cuisse. Après, c'est le tour des coups de baïonnette : quatre ou cinq. Il n'y en a qu'un qui ait porté. Et des coups de crosse ! (Ces coups ont déterminé, effectivement, une pleurésie traumatique.) Les Boches sont restés sur nous un bon moment. J'ai fait le mort. Ils m'ont enlevé par mes bretelles de suspension et jeté hors du fossé. Ils m'avaient

fouillé, pris tout ce que j'avais dans ma musette, et ma plaque d'identité par-dessus le marché. »

Un autre témoigne aussi : « Quand je suis tombé, un de mes camarades derrière moi avait une jambe cassée. Je lui ai parlé un moment. Puis je me suis traîné jusqu'au bois qui nous dominait. Et sur le soir, deux Allemands, deux chasseurs à pied, se sont amenés. Mon camarade leur a montré sa jambe cassée. Il y en a un qui lui a pris sa jambe. Et il s'est mis à la secouer. Ils l'ont achevé à coups de pied dans le ventre. Ah ! il criait. J'étais peut-être à vingt mètres. »

Un autre a vu un capitaine de chasseurs blessé aux deux genoux. D'un coup de revolver on lui crève un œil ; puis on lui tranche la gorge...

Le Journal.

L'Allemagne vole... de faillite en faillite

—o—

New-York Herald :

Avez-vous compté le nombre de faillites que les Allemands ont à leur passif ? La liste en est intéressante.

1° La faillite de leur stratégie et celle de leur haut commandement. Leur stratégie consiste à jeter des masses de soldats sous les canons ; le haut commandement s'est relevé médiocre ; la dernière gloire, von Hindenburg, commence à s'effronder comme les autres.

2° La faillite de leur diplomatie : ils se sont mis tout le monde à dos.

3° La faillite de leur artillerie : leurs 77 sont de médiocre qualité ; les 420 sont vite usés et peu maniables. C'est le 305 autrichien qui a permis aux Allemands de réduire les forts belges.

4° La faillite de leur flotte qui n'ose plus bouger et qui ne sortira du canal de Kiel qu'à la dernière extrémité.

5° La faillite des zeppelins. Autant en emporte le vent.

6° La faillite des fameux sous-marins, qui devaient tout détruire et qui n'ont fait — relativement aux menaces — que peu de mal.

7° La faillite de la Kultur. Nous n'en parlerons que pour mémoire.

8° La faillite de l'organisation économique. Ils sont affamés.

Il n'y a qu'une chose où les Allemands se soient montrés supérieurs : l'espionnage.

Le Journal.

Belgian War Press